

Ce matin, mon fils de huit ans a trouvé une perruque dans une poubelle. Je suis entré dans la cuisine, passablement irrité parce que je n'arrivais pas à faire un nœud correct à ma cravate verte à motif cachemire. Attablé devant un bol de céréales, il lisait une bande dessinée, la perruque enfoncée sur la tête comme un casque de joueur de football. Elle formait une tignasse de cheveux blonds bouclés, le genre que portent les prostituées ou quelqu'un qui veut imiter Marilyn Monroe. Je lui ai demandé où il l'avait pêchée et il m'a répondu, la bouche pleine de céréales. Je lui ai fait remarquer qu'il n'était pas recommandé de porter des choses qui avaient traîné dans une poubelle. Il a continué à manger et à lire comme s'il ne m'avait pas entendu. Je voulais qu'il l'enlève, mais je ne pouvais pas me résoudre à le lui demander. J'ai oublié mon histoire de cravate et qu'il était l'heure de partir pour mon travail. Je me suis tourné vers la fenêtre. Le brouillard tombait lentement sur la rue. J'ai fait les cent pas dans le séjour, m'efforçant de ne pas regarder mon fils. Il faisait comme si je n'étais pas là. Je l'entendais mastiquer ses céréales et feuilleter les pages. Il y a une image, ou un souvenir, réel ou imaginaire, que je n'arrive pas à me sortir de la tête : au printemps dernier, avant l'accident, ma femme est assise sur la chaise que mon fils occupe maintenant tout le temps. Elle consulte le journal pour voir si l'équipe des Black Hawks a gagné hier soir, et ses cheveux encore ébouriffés, car elle vient à peine de se réveiller, sont seulement un peu plus longs et un peu plus foncés que ceux de la perruque. Je me suis demandé s'il avait la même image à l'esprit ou bien s'il n'en avait aucune. Il a fini par lever les yeux vers moi, mais son visage n'exprimait rien. Il a repris sa lecture. J'ai contourné la table, je l'ai pris dans mes bras et l'ai serré contre moi. J'ai enfoui mon nez dans la perruque. Elle ne sentait pas le propre et le shampoing comme j'aurais pu l'espérer, mais plutôt la laitue défraîchie. Je suppose que c'était sans importance. Mon fils a glissé ses bras lisses autour de mon cou et, l'espace de quelques secondes peut-être, nous avons été de nouveau tous les trois réunis.

L'entracte – Hélène Lenoir (Editions de Minuit)

Ils se sont repérés à l'entracte. Ils se regardaient en se demandant où et quand ils s'étaient déjà vus et cela leur donnait un air songeur et amusé tandis qu'ils s'avançaient l'un vers l'autre en contournant un groupe sans se quitter des yeux.

Elle lui a dit : Je n'arrive pas à me souvenir... Et lui : Moi non plus.

Sourires, puis chacun a regardé ailleurs en pensant : C'est tout, à regret.

Il a dit : Peut-être lors d'un autre concert... Elle a haussé les épaules : Je ne sais vraiment pas.

Il s'est rapproché d'elle pour laisser passer quel-qu'un derrière lui. Elle n'a pas bougé au contact de son bras sur le sien et, quand il s'est écarté, elle a baissé les yeux, elle avait chaud.

Il a dit : La deuxième partie, je ne sais pas si vous... je veux dire, on n'est pas obligés... Et elle, audacieuse : Qu'est-ce que vous proposez ? – Sortir, marcher... Il fait étouffant ici.

– Oui.

Il s'est tourné vers les portes et elle l'a suivi.

Dehors, la nuit était tiède à son début. Ils ont marché au hasard, en silence. Ils ne trouvaient rien à dire, ne cherchaient plus à se souvenir. Ils flottaient, emportés vers ce moment inévitable où il faudrait s'arrêter, se regarder, en finir.

À un carrefour, une grosse pendule lumineuse leur a signalé qu'ils avaient quitté le foyer du théâtre depuis une bonne dizaine de minutes. Instinctivement, elle a pressé le pas puis elle a ralenti en sentant que ce brusque retour au temps avait eu un effet contraire sur lui. Il semblait hésiter et elle a essayé de s'accorder à son rythme traînant en réprimant son envie de courir sans savoir où, avec lui.

Peu après, il lui a pris le bras pour traverser un boulevard malgré le peu de circulation, et elle a décidé de le faire dès qu'ils auraient atteint le trottoir. Elle s'est arrêtée, lui a fait face, elle a posé sa paume sur son torse en regardant intensément sa bouche. Il a caressé ses épaules et ses bras, il s'est penché vers son visage et leur baiser fut parfait.

Il insistait pour l'emmener chez lui, mais elle tenait à retourner au théâtre : Mon mari va s'inquiéter, c'est moi qui ai le ticket du parking.

Ils sont revenus sur leurs pas. Enlacés, silencieux, ils s'arrêtaient souvent pour s'embrasser avec douceur ou gourmandise. La dernière fois, à l'entrée d'une impasse proche du théâtre, ils se sont mordus, elle d'abord, puis lui, et leurs gémissements les ont fait rire.

Elle s'est éloignée à reculons en lui demandant de s'en aller. Il est resté. Les gens commençaient à sortir. Elle s'est tournée vers eux sans lui faire aucun signe. Elle s'est dépêchée de regagner le foyer en cherchant son mari à contre-courant dans la foule, le visage brûlant, la lèvre tuméfiée.

Il les a guettés depuis le trottoir d'en face pour voir comment elle serait et en quelle compagnie. Elle farfouillait dans son sac à la recherche du ticket de parking, son mari derrière elle, grand, raide, soucieux.

Aussitôt il l'a reconnu : Szpak, la femme de Szpak. Et il s'est souvenu d'elle.

Szpak l'aperçut et son visage s'éclaira.

Il lui répondit d'un bref hochement de tête et s'empressa de disparaître.

Très vite dans la voiture, il prononça son nom : Zellinger, c'était lui, à la sortie, sur le trottoir d'en face. Je suis sûr qu'il m'a vu. Il est parti très vite.

Bizarre...